

Marseille, année zéro
La Ville est tranquille

Jean Beaulieu

Volume 19, Number 4, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (2001). Review of [Marseille, année zéro / *La Ville est tranquille*]. *Ciné-Bulles*, 19(4), 40–41.

Marseille, année zéro

PAR JEAN BEAULIEU

Dans le genre comédie dramatique à portée sociale, Robert Guédiguian a déjà donné. Parfois, plus qu'on en demandait. Nous le retrouvons ici plus grave et plus pessimiste que jamais, dans une œuvre qui ne concède aucun confort au spectateur.

Le film s'ouvre sur un long panoramique circulaire survolant Marseille, au son de pièces mélancoliques jouées au clavier électrique par un enfant prodige qui se produit devant les flâneurs du dimanche en vue d'amasser la somme voulue pour acheter un piano de concert. Il se clôt sur ce même petit pianiste, Sarkis, fils d'immigrants géorgiens, qui fait résonner les notes joyeuses de Bach sur le nouvel instrument qu'on vient de lui livrer, le tout coiffé d'un panoramique vertical ascendant, comme une remontée à la surface, qui se fond dans un blanc immaculé. Il s'agit probablement des seuls moments où le film porte son titre au premier degré. Entre ces deux séquences — que certaines mauvaises langues qualifieraient de «lélouchiennes» — coule un récit très noir au bout de l'enfer urbain où sont abordés nombre de thèmes sociaux: pauvreté endémique aboutissant sur la drogue et la prostitution, chômage ou travail peu valorisant et abrutissant du prolétariat, conséquences néfastes de la mondialisation, répercussions néfastes de conditions matérielles déficientes sur la vie familiale, mafia locale, montée du racisme face à une immigration galopante, voisinage douteux des forces de gauche et de droite se traduisant par un désengagement politique.

Vaste programme, comme on peut le constater. **La Ville est tranquille** échafaude tant de sujets qu'il ressemble à l'œuvre d'un jeune coq, qui veut tout déballer dès son premier film, ou alors d'un vieux routier, qui tente de produire un film-somme. Pourtant, Guédiguian n'est ni débutant ni grabataire.

Pour illustrer sa thèse, il a recours à la structure symphonique du film choral. Le récit central demeure toutefois la misère d'une famille ouvrière. Michèle (Ariane Ascaride, émouvante

comme toujours, véritable Anna Magnani de l'an 2000) travaille la nuit dans un marché aux poissons mais ne peut compter sur l'appui de son mari, chômeur depuis trois ans et vaguement mêlé à la propagande d'un parti d'extrême droite, qui feint d'ignorer la détresse immense de leur fille Fiona (Julie-Marie Parmentier). Celle-ci, mère d'une fillette de trois mois née de père inconnu, se prostitue afin de payer ses doses régulières d'héroïne. Laisée à elle-même, Michèle n'aura d'autre choix que de recourir à des expédients (la prostitution) et à l'apport d'un amour de jeunesse, Gérard (Gérard Meylan), tenancier d'un bar désert, qui trempe dans des milieux louches, pour pouvoir fournir à sa fille son indispensable héroïne. On notera le parallèle entre le lait en poudre (source de vie) qu'elle prépare pour le biberon de sa petite-fille et l'héroïne (source de mort) qu'elle prépare à la petite cuillère pour sa propre fille. Le dénouement aura des allures de tragédie grecque...

Dans un autre coin de la ville, le pathétique Paul (Jean-Pierre Darroussin, toujours aussi juste), docker en grève, décide d'abandonner la lutte de ses compagnons et de prendre sa prime de licenciement pour s'acheter une voiture et faire du taxi. Célibataire endurci, vivant seul dans sa piaule sordide, il fait croire à ses parents (Jacques Boudet et Pascale Roberts) qu'il a enfin rencontré une femme alors qu'il couve un amour à sens unique pour Michèle. Il la paie d'abord dans le but sincère de l'aider, puis afin d'obtenir d'elle des faveurs sexuelles lorsqu'il s'aperçoit *comment* elle dépense l'argent qu'il lui donne.

Dans les hauteurs des quartiers plus cossus, un architecte libidineux (Jacques Pieiller) se réclame des principes socialistes mais fréquente les réceptions organisées par les détenteurs du pouvoir, à tendance fasciste. Sa femme Viviane (Christine Brücher), musicienne trompant son ennui dans des activités philanthropiques auprès de personnes handicapées, lui annonce mollement qu'elle s'apprête à le quitter. Elle se laisse séduire par Abderamane (Alexandre Oyou),

La Ville est tranquille



La Ville est tranquille
de Robert Guédiguian

jeune Noir fraîchement sorti de prison et préoccupé par la violence des cités où résident quantité d'immigrants maghrébins et africains. Il essaie d'encadrer son frère cadet, auteur d'hymnes rap, qui entretient une illusion quant à sa position soi-disant révolutionnaire. L'aîné a tôt fait de le ramener à une certaine réalité en le questionnant sur ce qu'il compte faire après, et en l'amenant à réfléchir davantage. Si Michèle et Paul constituent les moteurs du film, le personnage d'Abderamane en reflète l'âme. C'est lui qui, en philosophe des bas-fonds, renvoie à chacun son image par une réflexion sur le regard (avec sa maîtresse), sur la pensée (avec son frangin et ses «frères» arabes).

Autre constat (plutôt banal): là où les riches n'ont qu'à se préoccuper de leurs plaisirs (le sexe servant de diversion à l'ennui, pour paraphraser Moravia), les moins nantis doivent plutôt lutter quotidiennement pour leur subsistance. Néanmoins, la «vocation» nouvelle de Michèle, fondamentalement utilitaire, comble aussi un besoin refoulé, surtout lorsque son unique «client», Paul, s'avère un être attentionné, au contraire de son mari, qui la considère avec une totale indifférence.

Par contre, la solution, ou le semblant de solution, aux problèmes évoqués passe, dans ce film, sinon par le sexe, par la mort: de soi, d'une partie de soi ou de l'autre. En effet, quatre figures de meurtre émaillent ce long métrage: celles de la compassion, de la négligence (accident inconsciemment ou «subconsciemment» provoqué), de l'assassinat sur commande et du suicide. (On pourrait ajouter l'avortement que Michèle a subi jadis.)

Comme l'annonce le plan d'ouverture, le film épouse la forme d'une spirale. On suit les déplacements des personnages, qui semblent tourner en rond dans Marseille, en particulier Paul avec son taxi et Michèle sur sa mobylette. L'itinéraire de Gérard est plus cérébral: habité par le souvenir d'un amour perdu avec Michèle — illustré par les vieux airs de Janis Joplin et, surtout, par un magnifique *flash-back* montrant les deux acteurs, jeunes, à la faveur d'une scène repiquée d'un des premiers films de Guédiguian —, il erre seul dans une violence froidement organisée et lucrative. Homme de peu de mots, homme d'action, on le sent nettement brisé par la vie, par son passé. On le dirait tout droit sorti d'un film de Sergio Leone.

On ne pourra certes accuser Guédiguian de passer par quatre chemins! Comme dans **Marius et Jeannette** et ses films subséquents, le cinéaste de l'Estaque véhicule de plus en plus ses idées à travers des dialogues «écrits», tels des manifestes jetés dans la bouche de ses personnages. Ce qu'il perd en authenticité, il le gagne en clarté et en concision. On pourra toutefois préférer la façon dont les dialogues et les situations servaient les idéaux du cinéaste (comme dans **À la vie, à la mort**, sans doute son meilleur film) sans que l'on mette des majuscules à chaque mot clé.

Tristement actuel, **la Ville est tranquille** est une fresque teintée de renoncements et de désillusion politique (la défection syndicale de Paul, l'abdication du droit de voter de ses parents, etc.), où les idéaux humanistes ont été emportés par le courant du grand fleuve de la mondialisation et de l'effritement du tissu social. Un peu comme dans la famille de Michèle, l'espoir chez Guédiguian a sauté une génération. ■

La Ville est tranquille

35 mm / coul. / 143 min /
2000 / fict. / France

Réal.: Robert Guédiguian
Scén.: Robert Guédiguian
et Jean-Louis Milesi

Image: Bernard Cavalié

Son: Laurent Lafran

Mont.: Bernard Sasia

Prod.: Agat Films,
Diaphana Films

et Studio Canal+

Dist.: Christal Films

Int.: Ariane Ascaride, Jean-
Pierre Darroussin, Gérard
Meylan, Alexandre Ogou,
Julie-Marie Parmentier